

Sébastien MALMENDIER

L'UN ET L'AUTRE

Théâtre

Société des Écrivains

Sur simple demande adressée à la Société des Écrivains,
147-149, rue Saint-Honoré – 75001 Paris,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous informera de nos dernières publications.

—
Texte intégral

© *Société des Écrivains*, 2009
ISBN 978-2-7480-4155-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur :

Théâtre :

KAHYOMANE – Editions de la Société des Ecrivains – 2004

EX NIHILO – Editions de la Société des Ecrivains – 2008

MONSIEUR PAULIN – 2008.

Jeunesse :

SARAH, la petite Sarienne. En collaboration avec Sandrine
Mondary. 2008.

*L'amour est un sentiment renouvelable.
A tous les amoureux, tous ceux qui cherchent et tous ceux qui espèrent.
Sébastien MALMENDIER.*

LES PERSONNAGES:

GÉRALDINE: Fraîchement séparée de son mari. Désespérée et en manque affectif, elle se réfugie, dès lors, dans l'alcool.

BASILE VASSILI: Célibataire et solitaire. En mal d'identité, il doute de sa place face à lui-même et à la société dans laquelle il est contraint d'évoluer.

VINCENT: Meilleur ami de Basile. Il est au bord d'une folie douce mais totale.

AUGUSTINE: Mère de Géraldine. Personnage féminin joué par un acteur masculin. Pingre et arriviste.

PIERRE: Mari d'Augustine. Beau-père de Géraldine, qu'il aime plus que sa propre fille.

VIRGINIE: Meilleure amie et complice de Géraldine. Elle ne semble connaître qu'une joie de vivre omniprésente.

LI: Musicien qui est l'amour d'un soir de Géraldine. Il ne considère les femmes que comme des conquêtes potentielles ou passées.

FLORENT: Vieil ami de Basile qu'il n'a pas revu depuis de longues années.

LE FACTEUR.

LA SCÈNE:

La scène est séparée, par son milieu, en deux parties égales. Elles représentent deux petits appartements, symétriques l'un à l'autre. A gauche, tout le décor est peint dans les tons de rose : c'est la demeure de Géraldine. A droite, tout est peint dans les tons de bleu, c'est là que vit Basile.

Sur la partie centrale du devant de la scène est disposée une table coupée en deux parties, l'une rose, l'autre bleue. Tout le mobilier qui existe chez Basile se retrouve également chez Géraldine.

L'entrée sur scène des personnages se fera par deux portes installées de part et d'autre du décor. Deux fenêtres placées dans le décor du fond seront également utiles.

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRALDINE.

- Au lever de rideau, Géraldine est dans son lit, ou affalée sur un divan. Divers objets du quotidien sont abandonnés dans un désordre complet un peu partout dans son « appartement ». Plusieurs bouteilles vides traînent au sol et sur la partie rose de la table. Quelques verres y subsistent à moitié pleins. -

GÉRALDINE :

- Elle se réveille en sursaut, hésite quelques instants, assise au bord de sa couche, puis se lève en se tenant la tête. Elle semble désorientée, cherche à rassembler les bribes de souvenirs qu'elle possède encore. Elle montre tous les signes d'égarement moral et de désœuvrement physique. -

Toujours le même cauchemar. Mon cœur me déchire la poitrine. Les idées perturbées, je cherche des traces de la présence de mon homme dans la maison. J'aimerais trouver un tout petit rien qui me prouverait que je ne suis pas seule.

Ma peau glacée est le signe de son absence. Seul le vide vient en réponse à ma recherche d'un corps familier lorsque j'étends les bras.

J'ai encore en bouche la sensation du bonheur, de la joie du partage du quotidien qui, peu à peu, devient intimité. Cela aussi me semble être un rêve.

Pourtant la réalité de ce songe demeure bien nette, bien plus palpable qu'un souvenir. Bien plus douloureuse aussi. Alors, me reste-t-il encore autre chose qu'une simple illusion ? Je ne peux pas garantir, non plus, d'avoir vécu un bonheur réel.

(Elle se touche le crâne, va jusqu'à un miroir et s'y observe.) J'ai mal à la tête. Ma cervelle va se liquéfier sous la pression de ma gueule de bois. Il faut que je fouille ma mémoire, que je me concentre, que j'essaie d'organiser mes pensées. *(Elle va s'asseoir à la table et contemple une bouteille vide.)* Est-ce que j'ai fait la fête? Est-ce que j'étais présente? Je fais des efforts mais ne me souviens pas... Je ne me souviens pas. Pas de joie, juste de l'oubli. Une forme d'anesthésie locale, un pilotage automatique, construire ma vie à la chaîne. Faire un geste, et puis un autre, et encore un. Mais surtout, ne pas réfléchir! Penser, c'est risquer de se souvenir.

J'ai dans les veines le poison de mon cœur. De l'alcool aussi... Et puis, j'ai soif. Je crois que c'est le sel de mes larmes qui me sèche la gorge. *(Elle attrape un verre resté à moitié plein sur la table et le boit.)*

J'ai l'impression de visiter la vie d'une autre. Je reconnais bien chaque objet. Mais eux, ils ne veulent plus m'appartenir. Je suis comme une étrangère chez moi, une étrangère dans ma vie. Ma propre présence me dérange. Triste vision de ma déchéance.

(Sur un ton comme pour se donner du courage:) Allez, je vais me faire un café! *(Arrivée devant un placard où il ne reste qu'un paquet de café vide. A nouveau désespérée.)* Dommage, il n'y en a plus... *(Elle tombe à genoux, le paquet vide de café serré contre sa poitrine. Demeurant au sol un long moment, elle essuie une larme coulant sur sa joue.)* Pourquoi ne peut-on pas se noyer dans ses larmes? *(A elle-même.)* Regarde-toi ma fille, tu pleures encore... C'est donc tout ce que tu sais faire? Juste pour un paquet de café!

(Tout à coup hystérique, elle se lève et lance l'emballage qu'elle tient encore dans ses bras contre un mur.) Vide, vide et vide. *(Elle souffle, cherche à se reprendre.)* D'accord! Ok! Très bien! *(Elle se dirige vers un meuble, se saisit de deux ou trois objets qu'elle jette rageusement par terre puis, sans un mot, elle sort.)*

SCÈNE 2

BASILE.

- Il entre par la porte située dans la partie droite de la scène, la bleue. Il a l'air méditatif et triste. Il semble épuisé et entreprend de se raconter à lui-même -

Mes amis me disent que je vis au passé. J'aimerais vivre au présent. Dès aujourd'hui. Dès demain. Les lendemains se succèdent et me dépassent, puis ils m'oublient.

Je suis pareil au poisson rouge dans son bocal: plus je change de direction et plus je reviens au même endroit. Dans l'attente, je me noie dans le travail, sauf que je sais nager; alors je survie. Dans l'attente de quoi? Peut-être bien de mon propre accomplissement. Celui qui permettra que je croise ma propre route. La bonne, j'entends.

Un mondain solitaire. Voilà qui me résume bien. Seul au milieu de la masse, je m'applique à sortir ma solitude. Tellement de connaissances et si peu d'amis. Leurs vies se passent parfaitement de ma présence.

Tout autour de moi, je vois les gens se divertir en groupe, aller tous ensemble au restaurant ou au cinéma. Moi, je reste en marge. Toujours seul.

Aux terrasses des cafés, dans les jardins publics ou plus simplement dans la rue, je contemple les couples qui transforment ces instants banals en moments de complicité. Autour de chacun de leurs pas se tissent les liens qui forgent, aujourd'hui, leur passé de demain. Un jour, ils appelleront cela « leur histoire ».

Je les admire, pire, je les envie!!! *(Dan un cri:)* Oui, je les envie! *(De nouveau pour lui-même:)* Non pas parce qu'ils sont heureux

mais plutôt parce qu'ils vont de paire. Eux, ils sont deux. A l'inverse de moi qui ne suis qu'un.

Je ne suis pas vraiment malheureux. Juste triste. La tristesse d'un manque. Le poids du vide d'une absence. La solitude n'est pas un lieu de joie.

J'aimerais éviter les lieux publics, me cacher de la vision du bonheur. Mais je n'y parviens pas. J'aime les gens, mais ils m'ignorent.

Le problème avec le travail, ce sont les jours de repos qu'il faut combler, remplir de quelque chose. Aussi, dès que possible, je fonce retrouver l'inconfort d'un banc. Toujours seul. Toujours le même banc, toujours dans le même parc. Toujours seul. Alors, ce qui me frappe le plus, c'est le nombre d'amoureux en balade. Toujours seul, je me décourage de ma solitude. *(Il rit.)* C'est pathétique!

De guerre lasse, je finis toujours par reprendre le chemin de mon appartement. Au regret de ne pas m'être dilué dans le bonheur des autres. De ne pas en avoir profité un peu.

Je suis en déficience sentimentale et j'en souffre. Alors oui, je vis au passé. Peut-être parce que j'ai peur de ce que je n'aurai pas encore demain. Aussi, je pêche par omission de ce que je ne connais pas encore. L'avenir me semble une somme de petits riens qui ne mènent qu'au néant. Mes réflexions finissent par avoir raison de ma patience.

Je ne suis qu'un cavalier solitaire sans but ni monture.

(Il se déplace jusqu'au miroir accroché au mur, s'y contemple un instant, puis reprend, parlant à son reflet, comme s'il sortait d'une forme quelconque de léthargie.) Bon... allons donc souffrir en silence au milieu des autres. Ce soir, je t'invite au restaurant! *(Il réajuste sa coiffure, défroisse un peu ses vêtements et sort.)*

SCÈNE 3

GÉRALDINE.

(Elle entre en transportant une dizaine de cartons de paquets de café. Une fois chez elle, pas de doute, elle ne sait trop que faire de cet arrivage. Elle finit par tout rassembler dans le même coin en une espèce d'amas improbable. Elle s'assied en tailleur au sol, une main soutenant son menton.)

GÉRALDINE :

Avant même de faire l'effort, je suis épuisée. J'essaie toujours une plongée au fond de mes entrailles pour tenter d'en extraire une particule de courage. Comme une obligation.

L'obligation de rentrer chez soi, chez nous. Chez lui, plutôt! C'était autrefois et pourtant c'est encore bien là. Je me revois sans cesse au bas de ces marches qui menaient à notre appartement. Bloquée, figée par l'hiver de nos sentiments. En haut de cet escalier, nulle surprise, j'y retrouverai le lit de ma potence. Un amour pétrifié par le pouvoir d'une décennie de vie partagée. Je reste debout, interdite face à cette impossible ascension. L'enfer ne se terre pas toujours en sous-sol. Le mien était au premier étage de mon immeuble.

Alors, à bout de force, je m'assieds un instant, replie mes jambes contre ma poitrine et passe les bras autour. *(Elle en fait le geste.)* Une angoisse terrible vit en moi. Entourée de mes bras, je recherche une protection illusoire. Je sais déjà qu'il me faudra gravir ces marches, aller une nouvelle fois se confronter à l'homme qui m'ignore. Ou bien subir le ridicule. Admettre la victoire du

quotidien sur mes principes. Pas d'échappatoires sinon de perdre complètement le soupçon de dignité qu'il me reste.

Cet homme était le mien. Nous nous aimions assez pour devenir mari et femme. Très vite, il a oublié que je n'étais pas un prolongement de lui-même. Cet homme m'a aimé. Moi aussi. Cela semble une autre vie où résonnent les échos de nos rires et de nos plaisirs. A présent, il n'en reste rien...

Au contact froid du ciment contre mes fesses, une cigarette suit l'autre. Ma voix usée, proche de sa mort à force de côtoyer le tabac, témoigne de mon incapacité réelle de communiquer. Pourtant, lui et moi fûmes, jadis, complices. Les minutes s'égrènent et je ne peux les retenir. Je baigne dans l'incapacité d'empêcher l'arrivée de l'instant où je devrai monter.

Alors, je préfère faire l'impossible choix de me lever et d'attaquer la première marche. (*Elle se lève.*) Puis vient la suivante. Mes pupilles se dilatent, mon rythme cardiaque s'accélère, mes muscles se tendent et ma conscience se brouille. Je souhaite fuir. Fuir, tout comme l'amour s'est enfui. Je ne parviens pas à échapper à l'emprise de ma vie.

Je veux ranger mon paquet de cigarettes dans la poche de mon pantalon. Je suis crevée, j'ai tellement envie de dormir! Cette poche est trop étroite. Pourquoi faut-il que les femmes choisissent toujours des jeans avec deux tailles de moins, c'est tellement peu pratique? Je me contorsionne si bien que je valdingue. Me voici sur les fesses, sur le sol de l'entrée.

J'ai dû me faire mal parce que ma jambe droite a perdu de sa souplesse. Les larmes arrivent. La douleur y est étrangère, c'est juste que j'ai conscience d'être ridicule. Que je déteste ce corps inutile et trop lourd. Mes pleurs inondent mon propre dégoût. Je pleure, car demain, il sera nécessaire d'expliquer ma démarche saccadée. Mes yeux ruissellent de ne pas trouver de sortie digne à la situation qui me submerge.

(*Tout à coup, elle rit à pleins poumons.*) Ce n'était pourtant pas difficile de dire au revoir à cet homme qui ne posait plus les yeux sur moi... Sauf pour me demander un café!

Trois petits mots ont changé ma vie. L'idée m'est venue alors que j'ouvrais la porte du salon. Lui, il était là, assis devant « sa » télé. Je n'ai même pas dit « bonsoir », il n'a pas bougé. Je me suis avancée, plantée entre le téléviseur et lui. J'ai enfoncé mon regard dans le sien et j'ai juste dit: « Je veux divorcer. ». Lui a répondu: « D'accord ». Pas bonjour, pas « tu vas bien? », juste « d'accord ». Et puis un geste, tout petit, pour que je libère l'écran.

Affranchie et dégagée, jamais un repas ne m'avait semblé aussi bon que celui que je fis ce soir-là. Repas de fête pour mon départ vers ma vie autonome. Ma vie seule.

Hier, je fuyais une maison parce qu'y vivait un homme qui ne m'aimait plus. Aujourd'hui, je veux fuir cette demeure parce qu'elle est le reflet de ma solitude.

J'ai besoin de m'aérer le cœur.

- *Elle se tourne vers la porte et s'y avance d'un pas lent, sans énergie, sans envie. Elle l'ouvre, s'engage vers la sortie mais se retourne pour contempler « son » intérieur avec beaucoup de tristesse dans les yeux. Après un long soupir, elle éteint la lumière et sort. Cette partie de la scène est plongée dans l'obscurité. -*

SCÈNE 4

BASILE ET VINCENT.
- *Basile entre suivi de Vincent.* -

VINCENT:

Encore une fois, je te trouve assis, seul, à la table d'une pizzeria...
As-tu mangé, au moins?

BASILE:

Toujours la même histoire. Je sors pour briser ma solitude et puis, j'échoue sur une terrasse de pizzeria bondée. Je commande un expresso, le meilleur de la ville paraît-il. Je ne sais pas, je n'y goûterai pas cette fois encore. Je n'ai pas faim, non plus.

Je prête attention à chacun et tous m'ignorent. Je ne suis qu'un cavalier solitaire sans but ni monture.

L'ambiance est humide. A gauche, des enfants chahutent. A droite, un jeune homme déclare sa flamme à l'élue de son cœur. Une rouquine un peu trop ronde dont la peau vire très vite au rouge vif. A la façon dont elle regarde son compagnon, je devine qu'elle va lui répondre oui. Je ne les entends pas. Je le discerne à la manière dont on pressent une catastrophe. Je sais qu'il lui demande sa main et qu'elle la lui accorde. Depuis le temps que j'observe, je reconnais bien certains signes.

J'appelle donc la serveuse, lui murmure quelques mots à l'oreille. Elle veut bien se prêter à ma petite distraction. Je pose sur son plateau un papier grossièrement plié en deux. Il en dépasse trois billets que j'y ai glissé. Elle sourit, m'adresse un clin d'œil et

s'éloigne. Elle s'amuse de l'inscription que ma main a laissée sur la feuille qu'elle transporte.

Un instant plus tard, le jeune couple s'arrête devant moi. Me remercie. Se déclare gêné. En retour, je découvre à peine mes dents dans un geste qui se prétend être un sourire. Je ne réponds pas. Je détourne les yeux vers la table qu'ils viennent d'abandonner. Dessus, repose ma feuille de papier dépliée et débarrassée de son contenu.

Depuis ma place, je distingue facilement les cinq mots imprimés par mon écriture : « pour votre lune de miel ». Les tourtereaux viennent de s'en aller vers leur futur. Je demeure seul, échoué à ma table.

Face à moi, personne. Jamais une chaise libre ne m'avait semblé aussi vide.

VINCENT:

Et c'est là que je t'ai trouvé...

BASILE:

(Toujours un peu dans son souvenir.)

Oui...

VINCENT:

Dis, si tu n'en voulais pas de cet argent... Tu aurais pu me le donner... *(Basile ne répond pas et fixe, le regard vague, un point au loin. Vincent s'approche doucement de lui, cherche à lui faire peur, mais son déplacement est très maladroit.)* BOU! *(Pas de réaction de la part de Basile.)* Tu ne m'avais pas vu? Hein? Non, tu ne m'avais pas vu! *(Basile ne bouge toujours pas. Vincent se place donc juste à côté de lui et imite son ami. Il fronçe les sourcils dans une attitude d'observation vers le point que semble contempler Basile. Après un long moment, il reprend:)* Dis, Basile...

BASILE:

Ouais?...

VINCENT:

Qu'est-ce que tu regardes, exactement?

BASILE:

Mon futur.

VINCENT:

(Après un nouveau silence.)

Dis, Basile...

BASILE:

Ouais?...

VINCENT:

Je me dis... Il n'est pas bien gros ton futur... Parce que je ne parviens vraiment pas bien à le voir.

BASILE:

(D'un ton grave.)

Moi non plus.

VINCENT:

(Soulagé.)

Ah, d'accord. Qu'est-ce qu'on peut bien faire? *(Basile articule, sans son: « je ne sais pas ».)* Pourquoi tu ne partirais pas un peu en vacances? Ce serait l'occasion, pour toi, de changer un peu d'air, de voir de nouvelles têtes... Bon, je sais que tu n'en as pas envie... Alors, profite-en pour te retrouver vraiment seul face à toi-même.

BASILE:

Il me faut régler mes problèmes. Et si le problème, c'était moi? Hein?

VINCENT:

Tu as le défaut de tomber amoureux tous les quarts d'heure. Vraiment amoureux, je pense. Alors, tu souffres. C'est certain. Tu souhaites remplir à la fois une envie, un manque et un rêve. Je trouve que cela est trop.

BASILE:

Même si tu as raison, qu'est ce que tu en sais? Je ne peux même pas garantir que, dans ta tête, tu sois réellement présent. Quelque part, tu n'es pas là!

VINCENT:

Je n'existe pas! (*Il court jusqu'au miroir.*) C'est ça, je n'existe pas.!!! Mais, qu'est ce que je vais faire? Je me disais bien qu'il y avait quelque chose qui n'allait pas... (*Vers Basile.*) Tu ne pouvais pas me le dire avant? Ce n'est tout de même pas rien de ne pas exister! Et toi, tu me dis cela comme ça, comme si de rien n'était...

BASILE:

Laisse tomber, Vincent (*Celui-ci se calme et retourne auprès de son ami. Après un long moment:*)

VINCENT:

Dis, Basile?

BASILE:

Ouais?...

VINCENT:

J'existe quand même un peu? Sinon, la folie vit en toi. Fais attention! Si je ne suis pas là, tu parles tout seul...

BASILE:

Dis, Vincent?

VINCENT:

Ouais?...

BASILE:

Tu ne peux pas te taire?

VINCENT:

Si. (*Il se tait un instant, puis:*) Alors, tu pars en vacances? L'amour est un prétexte trouvé par l'homme pour ne pas rester seul.

BASILE:

L'exploration amoureuse débouche sur la découverte de la déception... Quelque part sur cette Terre, quelqu'un m'attend. Mais mon aventure n'est qu'une fin de saison. Je ne crois pas au début, seulement à la fin. J'ai perdu la foi.

VINCENT:

Pars donc à sa recherche! Prends le temps qu'il te faut, mais pars loin d'ici. Pars vider la tristesse de ton cœur. Cours à la rencontre de toi-même là où personne ne viendra te déranger.

Tu vois, je peux te dire cela même si je n'existe pas tout à fait... Et que toi, la folie t'habite! Attention, mon ami...

BASILE:

Vincent? (*Regard de Vincent pour Basile.*) S'il te plaît, tais-toi.

VINCENT:

Comme tu veux. (*Il se tait à nouveau un instant.*) Alors, tu pars?

BASILE:

Je suis fatigué...

VINCENT:

Tu pars ou tu ne pars pas? (*Aucune réaction de la part de Basile.*) Je sais que tu va partir. Je te connais bien, tu sais. Je vais te laisser réfléchir un peu. Tu ne pleures pas, je vais bientôt revenir. (*Il sort, mais juste avant de refermer la porte, il passe la tête par l'embrasure et lance à Basile sur le ton d'un parent qui couche son enfant:*) Allez, je reviens vite... (*Il sort tout à fait.*)

- Resté seul, Basile va s'asseoir, les mains sur le crâne et le regard au plafond. Il ferme les yeux et se perd dans ses pensées. Entre, Virginie, suivie de Géraldine. Toujours dans la partie gauche de la scène. -

SCÈNE 5

BASILE, VIRGINIE ET GÉRALDINE.

VIRGINIE:

(*Elle entre la première.*)

Tu livres une bataille inutile. Tu veux te punir d'aimer encore l'homme que tu as quitté. Tu ne peux vivre bien ni avec, ni sans lui.

GÉRALDINE:

(*Entre à la suite de Virginie.*)

Je suis à la limite du non-retour. Mon image me désespère. Elle me fait revivre un instant d'avant qui me rend malade maintenant. Personne ne peut mettre en rime « joie » et « toujours ».

VIRGINIE:

Seule, tu déprimes. Il te faut voir autre chose. Tu crois peut-être vivre à jamais dans ta souffrance. Mais cela a assez duré. Suis-je ton amie? (*Géraldine adopte une attitude de doute face à cette question.*) Je suis ton amie ou pas? (*Nouvel instant de doute chez Géraldine. Un début de malaise s'installe.*) Et bien oui! Je suis ton amie! Donc, je sais ce qui est bon pour toi! En tout cas, je sais ce qui ne l'est pas. Imagines-tu qu'avec un sourire, je vais pouvoir te ramener vers un bonheur passé et révolu?

GÉRALDINE:

(*En colère.*)

La colère me prend et me poursuit! J'ai envie de vomir! Qui dois-je prendre pour cible? Où déverser la rancœur que je nourris?

Mes réflexions me hantent. J'en ai mal partout. *(Tout à coup très calme.)* A moins que ce ne soit le manque d'alcool...

VIRGINIE:

Ce soir, nous allons sortir. Nous irons écouter un concert. Tu ne peux plus refuser, il n'y a plus d'excuses. Demain, je pourrai m'endormir en me disant que tu semblais aller mieux lorsque nous nous sommes quittées. Qu'enfin, tu as ri. Qu'il y a quelque chose qui a pu t'aider. Et alors là, c'est moi qui irai beaucoup mieux!

Qui sait, peut-être rencontreras-tu un cœur à prendre. Pourras-tu prendre conscience de la mutilation que tu t'infliges pour te punir d'avoir perdu l'amour?

GÉRALDINE:

Aujourd'hui, je ne veux pas boire. Même si mes réflexions sont de nature insupportables.

VIRGINIE:

Dans ce cas, ne réfléchis pas! Qu'est-ce qui est insupportable? Voilà ce qui constitue ta torture: tu es jeune, belle, célibataire sans enfant, pleine de charme et d'humour. Ah, j'oubliais aussi, que tu rêves seulement de rencontrer le grand amour... *(Ironique.)* Là, tu as raison, c'est un véritable supplice! Sais-tu combien de femmes à travers le monde donneraient tout pour se retrouver à ta place?

Vraiment, je t'aime. Mais je te déteste aussi. Je n'ai rien et je continue à sourire. Tu pourrais tout avoir, pourtant, tu pleures encore et encore. N'y a-t-il pas là quelque chose qui te dérange?

T'es-tu, un jour, demandé pourquoi nous étions amies alors que tout nous oppose?

GÉRALDINE:

(Timidement en hésitant sur chaque mot.)

Parce que... je suis... jeune... belle... célibataire... sans enfant... pleine de... Pleine de rien! *(A la manière d'une enfant capricieuse.)* Si je ne peux pas pleurer! Vas-y, tu peux partir loin d'ici. Regarde de l'autre côté pendant que je meurs de chagrin. Allez, si je ne suis pas ton amie, vas-y, rigole!

VIRGINIE:

Un jour, je vais le faire. Pourtant, tu mérites que quelqu'un te bouscule. J'incarne celle qu'il te faut! Sois attentive à ce que je vais te dire. Tu vas te maquiller et te préparer à sortir. Lorsque je vais venir te chercher, tu seras prête. Ce soir, nous sortons. Il y a un concert, et je veux en être. En aucune façon je ne te permettrai de gâcher ma soirée. Tu comprends?... C'est pour ton bien.

- *Virginie observe encore un instant Géraldine, le regard planté droit sur elle avant de sortir. Elle sort. Géraldine tombe à genoux et semble lessivée. Basile sort de sa torpeur, se lève et se dirige jusqu'à son miroir. -*

BASILE:

(Parlant à son reflet.)

Tu me ferais presque peur, dis donc. Nous allons arranger cela. Heureusement que nous sommes là pour prendre soin l'un de l'autre, n'est-ce pas? Au moins, nous sommes solidaires.

- *De l'autre côté de la scène, Géraldine se lève et se dirige, elle aussi, vers son miroir. Elle commence à se maquiller en vue de sa sortie prochaine. Elle n'en reste pas moins très visiblement perturbée. -*

BASILE:

(Parlant toujours à son reflet. Il s'applique de la crème à raser sur le visage tout en parlant.)

Peut-être que, depuis ta place, tu t'amuses. Que j'ai l'air totalement ridicule à tes yeux. Que tu n'oses rien me dire. Je ne t'en veux pas. Certainement, la vie est-elle bien plus facile de ton côté!...

GÉRALDINE:

(Elle se maquille tout en parlant également à son reflet.)

...Pourquoi me regardes-tu ainsi? Tu me fais rire! Comme tu as l'air idiot! Depuis ma place, rien n'est aisé. Crois-tu que le meilleur arrivera parce que tu feras semblant? Ce côté-ci ne vaut pas mieux que le tien...

BASILE:

...Ce n'est pas grave, les choses sont comme elles doivent être. Je ne me retrouve plus nulle part. Alors, il faut continuer d'avancer...

GÉRALDINE:

... Seule. Une fatalité? Peut-être bien, qui sait? Même si je dois en périr, ne plus croire en rien, je vais mettre un pied devant l'autre. Si je tombe encore, je resterai au sol. Immobile, dans l'espoir que les événements de ma vie ne s'accrochent plus à moi...

BASILE:

...Fais comme toujours, laisse glisser l'aventure sur ta peau. Si tu t'attaches, tu vas en perdre la raison.

- Après avoir saisi son sac à main, Géraldine sort. Basile, occupé à son rasage, reste seul en scène. -

SCÈNE 6

BASILE.

BASILE:

(Il est toujours à son rasage. Tout à coup, une ombre de désespoir lui envahit le visage.)

Suis-je homosexuel? *(Son regard trahit une panique intérieure totale. Il réfléchit un instant, cherche des yeux une hypothétique aide. Puis, après un instant:)* Non! *(Il est tranquilisé.)* Je savais bien que cette journée débutait mal. Mes idées folles m'attaquent toujours par surprise. Toujours lorsque je ne m'y attends pas. Il y a certaines limites qu'un homme ne doit pas franchir. Jamais. Imaginer les bras d'un autre gars autour de moi m'est insupportable. Horreur castratrice. Et salutaire dans mon cas. C'est une très bonne chose chez les autres, sans doute, mais vraiment pas pour moi.

Je me trouve peut-être en proie au plus furieux désespoir, mais je n'en reste pas moins hétéro. Hétéro inactif qui souffre de myopie affective. Possible que mon regard se perde dans ma propre tromperie, mon manque de savoir séduire. Comment savoir si un sourire de façade ne masque pas des crocs?

A une époque, le jeune mâle que j'étais rêvait de l'homme qu'il allait devenir. L'homme que je suis devenu regrette le jeune homme qui existait. Je me suis perdu sur le chemin des aux illusions. Il est l'heure de la tombée des masques. Oubliée, la révélation personnelle. Oubliée, la complicité partagée. Ne restent que l'autocensure des paroles, l'amputation de nos rêves. Plus que mon droit de croire, j'ai perdu mes croyances!

J'ai envie du désir amoureux. Je veux conjuguer ma vie autrement qu'au singulier. (*Au miroir.*) Allons prendre un bain d'oubli dans la foule. Rien de plus efficace que la solitude d'un banc public pour briser ses ambitions.

- *Il sort. La scène demeure vide quelques instants, puis le noir est fait.* -

SCÈNE 7

LI, PIERRE, AUGUSTINE, PUIS GÉRALDINE ET VIRGINIE.

LI:

(Il arrive dans l'espace scénique de Géraldine sans passer par la porte d'entrée. Sur le devant de la scène, il s'adresse au public.)

Ce soir, j'ai fait un pari. Une toute petite chose sans importance. Il faut bien rire un peu... Je suis musicien. Un excellent musicien, même. Au point où j'en arrive à faire chanter le cœur des dames. Comprenez, mon métier me plaît, c'est celui que j'ai choisi, mais la routine mène à l'ennui. J'ai donc fait un pari. Une forme de rituel entre mes compagnons de scène et moi-même. Un passage obligé avant chacune de nos prestations.

On ne peut pas dire, je demeure bel et bien le plus fort. Je n'avais que l'embarras du choix. Chacun sait que plus un pari semble stupide, plus il me plaît. J'étais partant, plutôt deux fois qu'une. Sans parler de la petite somme d'argent qu'il y aurait à la clé.

Les femmes ne font que passer dans ma vie, le temps de s'arrêter un instant dans mon lit. Je ne peux pas offrir l'exclusivité de mon amour à une seule d'entre elles alors que toutes me réclament. J'en connais au moins une différente chaque soir. Le privilège d'être musicien et assez beau gosse.

Un projecteur délibérément mal réglé qui éclaire les premiers rangs de spectateurs... Cela m'offre un véritable supermarché d'âmes en mal d'amour, de cœurs solitaires qui ne demandent qu'à fondre devant l'éclat de mon sourire et les braises de mes yeux. Facile, je n'ai plus qu'à choisir. Conclure sur le lieu du spectacle,

voilà l'objet du pari. Hors de question de revoir la femme de ce soir en dehors. Sinon, pas d'argent, juste la honte devant mes amis. En plus, je pense être vacciné contre toutes les variantes du coup de foudre. Je vais vous épater.

- *Li sort. Entrent Augustine et Pierre.* -

AUGUSTINE:

Géraldine est démunie. Tu sais, Pierre, je pense qu'elle se perd. Elle devient sa propre ennemie.

PIERRE:

Moi, je crois que tu la sous-estimes. Ce n'est pas la première fois qu'elle emprunte des chemins qui nous sont totalement inconnus.

AUGUSTINE:

Justement. Et combien de fois me suis-je trompée lorsque je la mettais en garde?

PIERRE:

Tout le temps.

AUGUSTINE:

(Surprise et un instant décontenancée.)

Ah, oui... C'est vrai... Ma fille me le reproche-t-elle?

PIERRE:

Pas un seul instant.

AUGUSTINE:

J'avais donc raison!

PIERRE:

Tu avais tort. Mais tu es sa mère. Aux yeux de Géraldine, cela excuse quantité extravagante de choses. Laisse-moi te l'exprimer plus directement: elle t'aime. Tu l'agaces, tu l'aliènes, tu demeures insensée, tu refuses de la comprendre, mais elle t'aime.

AUGUSTINE:

Jamais nous ne nous parlons, elle et moi. Elle est... comment dire... si différente de moi. Lorsque je pense bleu, elle voit jaune. J'ai toujours encouragé son mariage et elle a divorcé.

PIERRE:

(Augustine n'écoute Pierre que d'une oreille distraite.)

Elle s'est libérée. En cet instant, elle a mal. Très mal même, mais cela lui montre à quel point elle est vivante. Parfois, il faut détruire pour reconstruire. Elle dessine les plans d'un palace. Bientôt, elle connaîtra le bonheur absolu...

AUGUSTINE:

Je suppose qu'il n'existe pas un seul grain de café dans cette maison. Cette enfant n'est vraiment pas responsable.

PIERRE:

(Lui désignant les cartons déposés plus tôt par Géraldine.)

Encore une fois, tu te trompes. Mais toi et moi y sommes habitués, n'est ce pas?

AUGUSTINE:

Peu importe! Il me reste mon instinct. Au fond de moi, je sens bien que ma fille ne sera plus heureuse avant bien longtemps. Je ressens cela comme un feu qui brûle en moi...

-Dans un élan de joie entre Géraldine, suivie de loin par Virginie. –

GÉRALDINE:

(Se jetant au cou d'Augustine.)

Maman!!! Pierre!!! Comme je suis heureuse! Je viens de rencontrer l'homme de ma vie! Il est tellement gentil, tellement... tellement... TOUT! A lui seul, il est une promesse. Imaginez-vous cela? Quelle aventure! Une épopée sensuelle aussi incroyable qu'intense.

VIRGINIE:

Comment décrire ce qui ne peut l'être?

GÉRALDINE:

In-des-crip-ti-ble!!! Une rencontre devenue révélation mystique. Elle m'insuffle le souffle vital qui me manquait. Hier soir, encore, je n'étais plus épouse, ni même femme.

VIRGINIE:

Quand je pense qu'au départ, elle ne m'a accompagnée que pour me fournir une impression de paix. Je vois bien, lorsque nous arrivons aux abords de ce champ agricole devenu salle de concert d'une nuit, qu'elle n'est présente qu'à défaut d'être ailleurs. Cela faisait déjà quelques temps qu'elle ne cherchait plus à fuir son désespoir.

GÉRALDINE:

Lorsque je pose un pied en dehors de la voiture, rien ne m'inspire. J'ai seulement soif. La soif de boire. Soif de vivre.

VIRGINIE:

Nous nous plaçons au premier rang, juste derrière les barrières de protection.

AUGUSTINE:

A ce moment là, toi, Géraldine, tu es très heureuse...

GÉRALDINE:

NON! Je veux fuir, au contraire.

AUGUSTINE:

Donc, tu t'enfuis...

PIERRE:

Elle reste... Parce que, au point où elle en est, si elle se retourne, elle tombe. Plus rien ne pourra la relever.

GÉRALDINE:

Tout juste. La lumière se fait, le groupe entre en scène et moi, je me perds dans son sourire. Sa présence devant moi immobilise jusqu'à mon souffle.

- Li entre, il se dirige vers Géraldine. Nul, sur scène ne remarque sa présence. -

LI:

Je t'ai tout de suite remarquée. Pas de doute possible, tout ton corps pleurait ton désespoir. Tu te trouvais déjà agenouillée devant l'ampleur de ta tristesse.

GÉRALDINE:

A ses yeux, je me suis tout de suite sentie belle. Je le sais.

LI:

Ignoble mais tellement désespérée. Je savais que j'avais déjà gagné mon pari. Je décidais donc de ne rien faire du tout, rien de plus que de poser mes yeux sur toi.

GÉRALDINE:

C'est lui qui a mené la danse. Chacune de ses paroles prononcées, chaque sourire, chaque geste, il les a fait pour moi. Je ne pouvais pas résister à sa cour. Il m'a montré qu'il n'y avait plus que moi sur terre.

LI:

Mieux encore, je décidais de t'ignorer, de me consacrer à mon public. Tu n'avais déjà plus aucune importance. Le plaisir s'en trouvait déjà gâché. Tu menais seule ta propre danse. Celle qui te conduirait jusqu'à moi.

GÉRALDINE:

Vous me connaissez, je ne suis pas une fille facile. Il a mis tout son cœur et son énergie à conquérir le mien.

VIRGINIE:

Sitôt le spectacle terminé, elle s'est volatilisée. Impossible de la retrouver. Le reste de cette nuit demeure un mystère pour moi. J'ai définitivement renoncé à comprendre dès l'instant où la chanteuse du groupe est venue me donner un numéro de téléphone. Un vieux ticket de caisse en guise de carte de visite. « Tenez, c'est son numéro, votre amie va en avoir besoin... » Par hasard, je ne l'ai pas jeté. Je suis curieuse.

LI:

J'aurais aimé que tu ne viennes pas.

GÉRALDINE:

Il m'attendait. Cette rencontre constituait un refuge propice à l'oubli de mon monde de larmes.

AUGUSTINE:

Tu vas être heureuse. Dans l'attente de rencontrer ce jeune homme qui ne te quittera plus, Pierre et moi allons te laisser fêter cela.

- Pierre et Augustine sortent. -

LI:

Je m'appelle Li. Mais toi, certainement que tu l'ignoreras à jamais. De toute façon, quelle importance, tu appartiens déjà à mon passé. Jamais plus nos routes ne se croiseront et j'en suis très heureux.

GÉRALDINE:

J'ai l'impression que mon avenir va se construire avec lui. Comme si quelque chose de spécial nous unissait déjà. Une longue route nous attend, comment pourrait-il en être autrement ?

VIRGINIE:

Je te le souhaite. Mais j'espère aussi que cet homme n'occupera pas toute la place qui devrait me revenir. Mais, au moins, si tu souris à nouveau, pourrai-je reprendre mon rôle à tes côtés aux yeux du monde. Encore un peu et c'est moi qui en viendrais à me demander quelle est mon identité véritable...

*- Virginie sort, tandis que. Géraldine se perd dans de douces pensées.
Li reste en scène. -*

LI:

Voilà, à présent, tu attends de mes nouvelles. Elles ne viendront pas. Combien de temps va-t-il te falloir pour que tu comprennes que tu n'as aucune importance à mes yeux. Tu existes à peine dans mes souvenirs. Oublie-moi vite et construis-toi une vie qui soit en rapport avec tes attentes. Jamais je ne pourrai t'apporter quelque chose de bien, tu vois, je ne suis pas dupe, je me connais.

- Après un dernier regard pour Géraldine, Li sort. -

SCÈNE 8

GÉRALDINE, BASILE, VINCENT ET LE FACTEUR.

- On sonne à la porte de Géraldine qui se précipite pour ouvrir. Le Facteur, lui remet un pli. Elle semble déçue en le découvrant, referme la porte et retourne à sa place. -

BASILE:

(Il entre, suivi de Vincent.)

Partir, mais pour aller où? Y a-t-il un endroit, un refuge où je pourrai me fuir moi-même? Fait nouveau, ma présence au milieu de la foule me dérange! Je dois veiller à éviter ce genre d'immersion.

VINCENT:

Tu stagnes dans la morosité. Libère ton esprit. Tu dois fuir le monde citadin. Vas donc à la campagne!

BASILE:

L'harmonie de la solitude y est plus authentique. Y trouver quelques instants d'un bonheur relatif.

VINCENT:

Un jour, tu as fait un caprice. Je me souviens bien que tu t'es offert un domaine. Un domaine en friche. Herbes sèches et cailloux. Ni maison, ni voisin.

BASILE:

Un petit bout de terrain au milieu de rien. Je n'y ai jamais mis un pied. Il pourrait devenir le refuge temporaire pour créer et vivre, le temps d'un week-end, mon rite initiatique personnel. Que je puisse franchir la barrière qui me sépare encore des autres, qui me sépare d'avec moi-même. Je ne connais pas le monde des individus censés. Pour pre u ve, c'est toi que je prends comme seul ami. Tu n'es qu'un corps inutile et une tête vide. Lorsque je pose les yeux sur toi, j'hésite toujours entre « miracle de la nature » ou « cruelle aberration ».

VINCENT:

(Après une hésitation sur le sens des propos de Basile.)

Merci... Il te faut partir, je le ressens bien maintenant. Va combattre tes doutes et tes faims. Là-bas, il ne se présentera à toi que deux possibilités. Seulement deux.

BASILE:

(Il entreprend de préparer sa valise. Il y entasse tantôt des biens indispensables, tantôt d'autres d'une totale futilité.)

La première: celle d'une autre naissance qui m'apportera le triomphe, la maturité et l'autosuffisance pour surnager. Survivre à mon célibat de façon gentille.

La seconde implique ma défaite, de ne jamais revenir intègre de ce périple. Un séjour où j'aurais cédé sous le poids de ma solitude. Signe de la rupture du barrage qui retient encore ma folie.

VINCENT:

Cette terre nouvelle bientôt foulée par tes pas ne verra pas arriver et repartir le même homme.

BASILE:

Voilà le contrat. J'appose ma signature sur ce pacte conclu avec mon démon intérieur. Défaite du plus faible au profit du plus fort. Dominance du vainqueur. Pas de conciliabule. Épopée rémittente et mortuaire. Apogée des tensions signant la rupture d'avec mon être actuel.

VINCENT:

Fixe ton départ à l'encre rouge. En attendant, tu demeures seul avec tes manques au milieu de la pluralité des autres. *(Basile boucle sa valise dans un geste énergique, l'empoigne et sort tandis que Vincent l'encourage.)* Va mon ami, poursuis et rattrape ton destin... *(Après le départ de Basile, pour lui-même:)* J'ai toujours eu envie de dire cela: « Va mon ami, poursuis et rattrape ton destin... » *(Une nouvelle fois, plus faiblement, alors que lui-même sort.)* Va mon ami, poursuis et rattrape ton destin...

-L'éclairage côté Basile s'éteint. Il devient plus diffus côté Géraldine. Cette dernière est toujours en position d'attente et d'espoir. Plusieurs fois, le facteur sonne en illustration des jours qui passent. Toujours, elle court à sa porte, l'ouvre, se retrouve de plus en plus déçue, sous l'emprise du doute. Jusqu'à ce que, n'en pouvant plus: -

GÉRALDINE:

Je veux seulement aimer! Pourquoi vouloir m'en refuser le droit? Suis-je moins que toi parce que je suis femme? *(Li entre.)*

SCÈNE 9

GÉRALDINE, LI ET LE FACTEUR.

LI:

Tu n'es pas moins, c'est moi qui suis plus. Tu recherches l'amour, mais il ne se trouve pas. C'est lui qui nous capture.

GÉRALDINE:

L'espace d'un espoir, j'ai été heureuse. J'aimerais tellement prolonger ce bonheur. Comment une absence peut-elle devenir un poids?

LI:

Les femmes voient du bonheur là où certains hommes n'imaginent que du plaisir éphémère. Une absence est nuisible seulement si l'on se trouve dans l'incapacité de s'accomplir seul. Je vois, au travers de l'absence, une possibilité de nouvelle aventure. Je ne vis pas grâce à l'autre, je suis un organisme indépendant.

GÉRALDINE:

Je crois que, sans l'autre, je ne suis rien. Plus je parle et moins je suis entendue. Je vais devoir faire le choix d'une solitude souhaitée. Temporaire mais nécessaire.

LI:

Tu commences à comprendre que je n'entraî jamais dans ta vie. Peu m'importe celle que tu es, ce que tu souhaites ou si tu

souffres. Tu as pris mes sourires pour des promesses. Je hanterai longtemps tes nuits si tu ne sais pas évoluer. Un fantôme dans ton cœur. De la souffrance dans ta tête. Peux-tu comprendre que tu ne m'intéresses pas? Pas une seule fois je ne t'ai regardée dans les yeux. Déjà, j'oublie les traits de ton visage et j'ai rencontré d'autres femmes. Tout comme toi, elles vont croire un moment à l'éventualité d'une suite dans notre relation. Il ne peut pas y avoir de suite puisqu'il n'y a jamais vraiment eu de début. Je perds mon temps dès que j'ai obtenu ce que je voulais. Le regard figé droit devant, tout ce que j'abandonne sur le bord de la route m'importe peu. Si tu préfères continuer à regarder en arrière, cela te concerne. Mon charme ne va pas s'en ternir. J'entends les échos futurs des instants de joie à venir. Je me dois d'aller à leur rencontre. Oublie-moi car c'est ce que je vais faire en ce qui te concerne. Je n'emporterai même pas ton souvenir. Pour une fois, sois réaliste.

- Li sort. Géraldine se ressaisi et retrouve son énergie perdue. -

GÉRALDINE:

Il est trop tard. Si tu me cherches, je ne serai plus là. Plus là pour toi. Puisque tu ne participes pas à mon bonheur, tu ne participeras pas plus à mes pleurs.

- On sonne une nouvelle fois à sa porte. Géraldine ouvre et reçoit un pli du facteur. Elle ne l'ouvre pas mais le déchire en mille morceaux.

GÉRALDINE:

Cette fois, c'en est trop. Je vais m'offrir des congés pour m'oublier ou me perdre. Aller ailleurs pour ne plus être ici. Je suis une naufra-

gée de ma propre vie. Je veux devenir l'exploratrice de mes lendemains. Disperser mes souvenirs aux quatre vents, formater ma douleur et ouvrir les bras à la possibilité du bonheur.

- Géraldine rassemble quelques affaires en vrac avant de les mettre dans un sac plastique. Elle le ferme d'un simple nœud et sort avec.

La scène reste vide quelques instants. -

SCÈNE 10

LE FACTEUR, FLORENT PUIS VINCENT.

- On sonne à la porte de Basile. Après quelques secondes, on renouvelle l'opération. Une dernière tentative voit, enfin, la porte s'ouvrir. Timidement, le Facteur s'aventure à jeter un regard sur ce côté de scène vide. Constatant l'abandon des lieux, il finit par entrer. A sa suite, par la porte restée ouverte, Florent l'imite. -

FLORENT :

(A l'attention du Facteur qui ne dira aucune parole durant tout le déroulement de la scène.)

Par bonheur, je te trouve. Je suis Florent... Depuis le temps que nous ne nous sommes pas revu, je dois bien admettre que tu as quelque peu changé, mon ami. J'aurais bien été incapable de te reconnaître dans la rue. Ne te décarcasse pas, nous n'étions pas du même camp. Mon caractère m'interdit de caracolier mais l'envie ne m'en manque pas. Il y a comme un carambolage de sentiments en mon cœur.

Je suis carrément heureux de te revoir mais je ne veux pas cacher le caractère capricieux de ma visite. Tu as une belle carrure... certes, un peu cabossée... Ne nous montons pas une cabale. La partie de cache-cache dure depuis trop longtemps.

Depuis trop longtemps, j'ai des choses à te dire. Tu vas certainement te cabrer, faire des cabrioles, mais il faut stopper ce cabotinage grotesque. Souviens-toi de notre enfance, tu n'étais pas ce cachalot carnivore complètement camouflé dans sa calotte de désespoir.

Je ne peux plus me contenter de la situation, le contraste est net entre ta vie et la mienne. Tu ne diras pas le contraire. Ton confort se conjugue avec ta carrière. La mienne est une catastrophe.

Ton esprit chancelle, ta capacité de compréhension me semble complètement capricieuse. Voici le correctif qui contrera ta vision de moi... Je suis fauché! Le chaos, plus un sou. Ce n'est pas du charabia, je ne suis pas un charlatan et je ne veux pas de ta charité. Basile, juste un peu d'argent.

LE FACTEUR:

Mais... Je ne suis pas Basile...

- Entre Vincent, Le facteur profite de son arrivée pour fuir. -

FLORENT:

(S'adressant à Vincent.)

Par bonheur, te voici. Je suis Florent... Depuis le temps que nous ne nous sommes pas revu, je dois bien admettre que tu as quelque peu changé, mon ami.

VINCENT:

Non!

FLORENT:

Si, je suis catégorique, tu as beaucoup changé...

VINCENT:

Non!... Non, je ne suis pas Basile. Lui, il n'est pas là. Moi non plus, d'ailleurs. Il paraît que je n'ai jamais eu ma tête à moi.

FLORENT:

Ce doit être difficile de vivre avec celle d'un autre.

VINCENT:

Je ne m'en rends pas compte puisque j'ai toujours eu celle-ci. Heureusement qu'il y a Basile. Je suis son seul ami, vous savez. Personne, juste moi. Il n'est qu'un cavalier solitaire sans but ni monture. Il est parti pour se retrouver une peu face à lui-même sans parasites pour lui gâcher sa solitude. Il dit de moi que je suis une « merveille de la nature ».

FLORENT:

Cruelle aberration...

VINCENT:

Vous le saviez?

FLORENT:

Il me faut déjà partir. Je n'aurais pas le plaisir de revoir mon ancien ami...

VINCENT:

Vous vouliez de l'argent? Dommage, Basile en possède plus qu'il ne lui en faut. A moi non plus, il ne m'en donne pas. Ce qui lui manque le plus, c'est l'amour. Je vous raccompagne et je vous raconte. *(En se dirigeant vers la sortie:)* L'autre jour, je me baladais en ville et...

- Florent et Vincent sortent d'un même pas. -

SCÈNE 11

GÉRALDINE, BASILE, VINCENT, AUGUSTINE ET PIERRE.

- Un bref instant après la sortie des deux précédents personnages, Géraldine et Basile entrent en même temps sur scène. Un certain forme de symétrie dans leurs gestes et leurs attitudes se dessine de plus en plus, à mesure de la progression de la scène. -

BASILE:

Partir pour se perdre et puis revenir en ayant trouvé l'autre...

GÉRALDINE:

Sentir encore et toujours ses mots battre dans mon cœur. Deviner son regard se poser sur soi et percevoir la vie dans mon âme.

BASILE:

Saisir l'instant accroché à la douceur d'une parole. Recevoir, enfin, la tendresse d'un geste. La beauté d'une petite attention. Retrouver le goût aux choses.

GÉRALDINE:

Juste le plaisir d'exister pour quelqu'un...

- Vincent entre. -

BASILE:

Juste le plaisir d'exister pour quelqu'un.

VINCENT:

(Pour Basile.)

Moi, je n'existe pas. Pourtant, dès que je te regarde, je vois bien qu'il y a quelque chose de différent. Presque un autre en costume de « Basile ». Tu as fait le voyage vers toi-même.

GÉRALDINE:

Un voyage vers l'autre. Mon cœur devient un réceptacle au bonheur. Une rencontre, une réalisation, une fusion...

VINCENT:

Douce alchimie interne. *(Pour lui-même:)* Basile n'est plus Basile. Vincent n'est pas Vincent. Basile n'est pas Vincent... Vincent n'est pas Bas...

BASILE:

Se combattre soi-même et être sauvé par l'autre. Merveilleux temps du bonheur qui se terre derrière l'espace d'une rencontre, derrière le sourire d'une personne.

VINCENT:

Quelqu'un que l'on invite dans sa vie.

- La sonnette de la porte de Géraldine retentit. Augustine et Pierre entrent. -

AUGUSTINE:

Ma fille, tu sembles étrange. Tu me parais bien triste...

GÉRALDINE:

Je suis trop heureuse. Comme si on m'avait placé un nouveau cœur dans la poitrine.

BASILE:

Imagine-t-on que le bonheur puisse être palpable?

AUGUSTINE:

Ton musicien jouerait-il toujours avec la gamme des notes de ton cœur?

PIERRE:

Ce n'est pas lui. De toute évidence, notre chère petite a rencontré un nouvel amour. Et quelque chose me dit qu'elle ne pouvait pas espérer plus grand amour...

VINCENT:

Un coup de tonnerre...

BASILE:

Un coup de foudre.

VINCENT:

Non. Un coup de tonnerre, pour moi. Si je ne suis toujours pas là et que toi, tu es un autre Basile que celui d'hier, alors, toi et moi, nous n'avons plus d'ami. J'ai bien réfléchi : toi tu n'es pas moi et moi je ne peux être toi. Tu es parti en quête de ta route. Donc, tu as dû te perdre.

BASILE:

Je me suis trouvé. Jamais une aussi forte unité ne m'avait frappé autant que la mienne, aujourd'hui.

VINCENT:

Perdu. J'y vais. Je pars à ta recherche mon ami. Je ne t'abandonne pas. Je reviens vite, pour voir si tu es là.

- *Vincent sort.* -

AUGUSTINE:

(*A Géraldine.*)

Que pouvons-nous faire pour t'aider? Moi qui me faisais déjà une grande joie dans la perspective de bercer mes futurs petits enfants. Ils seraient nés entre la corde et l'archet.

PIERRE:

Tu ne changes pas! Elle n'a pas besoin d'aide. Surtout pas de la nôtre. Donnons lui la chance de vivre, enfin. Allez, viens, n'empêchons pas l'air nouveau du bonheur de parvenir jusqu'à elle. Je t'expliquerai.

- *Augustine et Pierre sortent.* -

SCÈNE 12

GÉRALDINE ET BASILE.

- *A présent, la symétrie dans le jeu des deux comédiens devient la plus exacte possible. Les deux personnages vivent une parfaite symbiose sentimentale. Ce que l'un entreprend, l'autre le réplique.* -

BASILE:

Il y a des moments que l'on voudrait éternels.

GÉRALDINE:

Un bonheur qui nous pousse à garder les yeux ouverts. Crainte de les fermer, peur de perdre quelque chose.

BASILE:

Ne pas vouloir poser son regard sur un monde qui soit à nouveau celui d'a vant. (*Basile se place face au miroir, Géraldine fait de même.*) Essayer de retrouver, dans son propre regard, un tout petit rien...

GÉRALDINE:

Une particule de l'être aimé plantée au fond de mon regard. Je ne voulais plus croire... (*Ils s'éloignent du miroir.*)

BASILE:

J'avais perdu la foi en tout. L'instant où mon regard a découvert le tien...

GÉRALDINE:

Je t'ai rencontré. Entre nous, pas un mot prononcé. L'air que tu inspirais, c'est moi qui le relâçais. Hier encore, j'étais stupide...

BASILE:

J'étais bête de croire que les plaisirs du bonheur amoureux me seraient à jamais interdits.

GÉRALDINE:

Mais tout devient accessible. Tu as le secret de me rendre disponible à moi-même par le don de ta personne.

BASILE:

Les effluves de tes yeux sont les plus délicieux parfums que connaisse mon âme. Jamais je ne saurai éprouver l'amour loin de toi.

GÉRALDINE:

Loin de toi, plus aucun sentiment n'est possible. Je sens bien mon cœur qui s'affole, le souvenir de tes mots que je porte à mon oreille.

BASILE:

Aucune tromperie du langage, j'entends bien les promesses de bonheur que tu m'offres. Depuis toujours, je cours derrière la même quête...

GÉRALDINE:

Et je t'ai trouvé. Toute ma vie se révèle et l'intégralité de son ensemble prend tout son sens. Derrière moi, une voix : la tienne. Même si tu n'es pas là.

BASILE:

Tu ne me quittes plus. La vie vient de me faire une promesse, un don, une bénédiction. Cette promesse, c'est toi. Je me sentais seul, tu me montres à quel point je suis unique.

GÉRALDINE:

Je pensais à mon exclusion, tu me prouves que j'ai ma place dans ce monde...

BASILE:

...Dans ma vie. Certitude que la pensée de l'un...

GÉRALDINE:

...Se fera parole chez l'autre. Pour répondre à tous mes besoins...

BASILE:

...Je t'offrirai tout. Par tes mots, tes regards, tu me donnes le désir de vivre...

GÉRALDINE:

...Respirer pour que chaque élan de mon cœur trouve son écho dans le tien. Dès à présent, nous ne sommes plus des...

BASILE:

...Cavaliers...

GÉRALDINE:

...Solitaires, sans buts...

BASILE:

...Ni montures... Alors, même si je ferme les yeux...

GÉRALDINE:

...Je n'ai plus peur. Le noir peut bien tout recouvrir...

BASILE:

...Jamais plus il n'aura de place dans mon âme. Le doute s'envole car...

GÉRALDINE:

...Mon cœur reste stable. La bonté de ton amour, le charme de tes gestes...

BASILE:

...La rondeur de tes mots et la grâce de tes sourires font de mes rêves une réalité. Soigner tes blessures...

GÉRALDINE:

...Te libérer de tes craintes et voir en toi...

BASILE:

...Cet autre que j'aime. J'entends déjà les promesses du bonheur bercer notre vie à venir...

GÉRALDINE:

...J'écoute déjà le récit de nos fabuleux moments, et nos délicieux instants à naître.

- Géraldine et Basile s'assoient l'un à proximité de l'autre, sur le divan, ou le lit, qui se trouve au fond de la scène. -

GÉRALDINE:

Certaines amours sont égoïstes, d'autres sont imprégnées par le don.

BASILE:

Je te donne tout ce qu'il y a de meilleur en moi. Tu feras s'évaporer le reste. Permits-moi juste de prendre soin de toi.

GÉRALDINE:

Tu n'es pas là, mais je te sens si proche. Tout à côté de moi. Jamais ton image ne m'abandonnera. Je te confie mon cœur.

BASILE:

Nos sentiments soudent nos esprits. L'amour est un sentiment renouvelable. Si, malgré tout, tu doutes, tu me crois trop loin pour t'entendreau t'aider, alors tends la main et tu sentiras le contact de la mienne.

GÉRALDINE:

Si tes craintes s'invitent, si tu me penses sourde, alors donne-moi ta main, je l'envelopperai des miennes pour réchauffer ton cœur.

- Tous deux se prennent la main, un sourire radieux illumine leurs visages. Le noir se fait. -

- R I D E A U -

Aléria, octobre 2007.

REMERCIEMENTS :

Je tiens d'abord à remercier tous ceux qui m'ont inspiré les personnages de cette pièce et ceux qui font de l'amour une religion.

Je dis également un grand merci à Salvatore Lettieri pour ses patientes et justes corrections. Un merci du fond du cœur pour Sandrine Mondary pour avoir donné, par son interprétation, toute la profondeur au personnage de Géraldine. Je ne veux pas oublier Sandrine Mestre pour son accompagnement et sa patience de chaque instant.

Je pense aussi à Ludovic Martin qui facilite mon travail grâce à son soutien logistique, ainsi qu'à tous ceux qui ont permis à ce nouveau projet de voir le jour.

Un remerciement tout spécial en direction de Henri Hocquet qui a réussi à donner vie au personnage de Basile, Patrick De Bollivier pour sa musique, sans oublier les autres comédiens qui supportent mes directives: Rémi C., José R, Jean-Louis W, P'tit Louis, Tony B., Laurent J., Jean-Yves S., Patrick C. et les autres.

S. MALMENDIER.

Table des matières

SCÈNE PREMIÈRE	15
SCÈNE 2	17
SCÈNE 3	19
SCÈNE 4	23
SCÈNE 5	29
SCÈNE 6	33
SCÈNE 7	35
SCÈNE 8	43
SCÈNE 9	47
SCÈNE 10	51
SCÈNE 11	55
SCÈNE 12	59

Cet ouvrage a été édité par la Société des Écrivains
147-149 rue Saint-Honoré 75001 Paris
Tel: 0820 04 03 10 - Fax: 05 56 47 50 16
societedesecrivains.com
info@societedesecrivains.com

Imprimé en France



Votre éditeur en toute liberté

Tous droits réservés pour tous pays.
Dépôt légal 1^{er} trimestre 2009.

ISBN 978-2-7480-4155-2

Toutes les recherches ont été entreprises afin d'identifier les ayants droit.
Les erreurs ou omissions éventuelles signalées à l'éditeur seront rectifiées lors des prochaines éditions.